Kiyono Kenji
Anthropologie physique et débats sur la «race japonaise»
à l'époque de l'empire colonial (1920–1945)

L'Europe occidentale et le Japon se sont reconstruits en adoptant la forme de l'État-nation au XIX^e siècle, ce qui amena à des pratiques et des discours homologues dans ces pays, dans un contexte de globalisation rapide des savoirs. Faisant suite à une première phase de mise en place des institutions modernes à la fin du XIX^e siècle¹, le monde universitaire japonais connut un mouvement de spécialisation prononcé au début du XX^e siècle². L'anthropologie physique et l'archéologie illustrent bien un tel mouvement, disciplines qui voient évoluer au Japon³ des chercheurs aux méthodes et problématiques homologues de ceux des pays d'Europe occidentale ou des États-Unis, au sein de l'université impériale de Tôkyô (fondée en 1877) et de la Société d'anthropologie de Tôkyô (fondée en 1884)⁴. L'histoire de l'anthropologie physique en Occident est bien connue⁵, avec des études portant sur les activités scientifiques ou sur leurs rapports aux représentations collectives et à l'idéologie, notamment autour de concepts axiomatiques tels que la «race» ou la «civilisation». Sans réduire la variété des cas de figure, selon les lieux et les époques, mais au contraire en insistant sur les interactions, individuelles ou épistémologiques, entre «observants» et «observés», voire entre «sujets» et «objets», on peut considérer que les savoirs anthropologiques, en s'opposant

¹ Sur le Japon de la fin du XIX^e siècle, voir: Jean-Jacques TSCHUDIN, Claude HAMON (dir.), *Le Japon en marche*, Paris 1999.

² Le poids d'un contexte protonational certain, au sens d'Eric Hobsbawm, a permis la constitution rapide des savoirs modernes dans le Japon de Meiji après 1868.

³ Sur l'anthropologie et l'archéologie au Japon: Arnaud NANTA, L'altérité aimée dans le Japon moderne, dans: *Annales HSS* 61/1 (2006), p. 247–273; SAKANO Tôru, Teikoku Nihon to jinruigakusha (L'Empire japonais et les anthropologues), Tôkyô 2005; Arnaud NANTA, Koropokgrus, Ainous, Japonais, aux origines du peuplement de l'archipel. Débat chez les anthropologues, 1884–1913, dans: *Ebisu* 30 (2003), p. 123–154; OGUMA Eiji, Tan.itsu minzoku shinwa no kigen (Aux origines du mythe du peuple homogène), Tôkyô 1995; TSUNODA Bunei (dir.), *Kôkogaku Kyôto gakuha* (L'école d'archéologie de Kyôto), Tôkyô 1997 (éd. augmentée); TERADA Kazuo, *Nihon no jinruigaku* (L'anthropologie au Japon), Tôkyô 1981; SAITÔ Tadashi, *Nihon kôkogaku shi* (Histoire de l'archéologie japonaise), Tôkyô 1974.

⁴ La recherche en anthropologie et en archéologie est menée par ces institutions, auxquelles il faut ajouter la Société d'archéologie (nationale; fondée en 1895) et les chercheurs du Muséum impérial de Tôkyô (fondé en 1871).

⁵ Voir notamment: Léon POLIAKOV, *Le mythe aryen*, Paris 1971; Stephen J. GOULD, *La mesure de l'homme*, Paris 1997 (nouvelle éd.); Claude BLANCKAERT (dir.), *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860–1940)*, Paris 2001; Céline TRAUTMANN-WALLER (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie, psychologie (1850–1890)*, Paris 2004; Carole REYNAUD PALIGOT, *La République raciale*, Paris 2006.

aux humanités, ont puissamment contribué à la constitution des identités nationales modernes au travers d'un discours altéroréférentiel ou relevant de l'anthropologie raciale.

Kiyono Kenji⁶, en poste à l'Université impériale de Kyôto (fondée en 1897) constitue une figure emblématique de l'anthropologie physique et de l'archéologie préhistorique d'avant la Seconde Guerre mondiale au Japon. Pathologiste et anatomiste de renom, il est un protagoniste central des débats d'ethnogenèse durant l'entre-deux-guerres et réaffirme l'idée que les Japonais forment un peuple métissé. En cela il s'oppose au paradigme substitutif mis en place au siècle précédent, qui concluait que les Japonais étaient arrivés sur l'archipel durant la protohistoire en repoussant le peuple autochtone; mais par là même, Kiyono s'oppose aussi parfois à l'idéologie officielle. Le nombre de ses publications est si important et son parcours si riche – quel que soit le jugement porté – que ce personnage constitue à lui seul un objet d'étude que l'on ne peut que survoler ici. On se concentrera sur son travail anthropométrique en rapport avec les «débats sur la race» dans les décennies 1920–1940, pour analyser l'évolution de sa conception de la composition raciale du peuple japonais et tenter de montrer en quoi son discours fut en adéquation avec son époque, dont il résume les tendances lourdes et les contradictions. Nous présenterons tout d'abord les problématiques de la nouvelle génération de chercheurs qui apparaît dans la décennie 1910, pour voir ensuite comment Kiyono affirma l'idée de métissage après 1924–1926. Dans un troisième temps, nous analyserons les liens entre son travail d'anthropologue physique et son travail d'historien, pour enfin, dans un dernier temps, réfléchir au sens à donner à son discours tenu durant la période de l'expansion des années 1940–1945.

NOUVELLE GÉNÉRATION, NOUVELLES PROBLÉMATIQUES?

La Société d'anthropologie de Tôkyô avait connu de violents «débats sur la race» après 1886, c'est-à-dire des débats sur l'ethnogenèse des Japonais et sur la nature de la race des habitants de la préhistoire. La position hégémonique qui s'affirma finalement était celle défendue par l'anthropologue physique Koganei Yoshikiyo (1858–1944) et l'ethnologue Torii Ryûzô (1870–1953)⁷. Elle peut être résumée en deux points: 1° les «anthropophages de la préhistoire» sont les ancêtres des indigènes aïnous, populations colonisées du nord du Japon⁸; 2° «les Japonais» sont arrivés sur l'archipel durant la

⁶ Suivant l'usage dans le monde sinisé, le nom précède le prénom.

⁷ Torii est le plus grand anthropologue japonais du premier quart du XX^e siècle. Son travail constitue un moment majeur de la discipline et bénéficie à ce titre d'une édition en œuvres intégrales.

⁸ Sur la colonisation japonaise d'Ancien Régime: Pierre-François SOUYRI, Une forme originale de domination coloniale? Les Japonais et le Hokkaidô avant l'époque Meiji, dans: Martine GODET (dir.), De Russie et d'ailleurs, Mélanges Marc Ferro, Paris 1995, p. 373–388. Voir aussi:

protohistoire, porteurs de la culture des métaux. En réalité tous ceux qui s'affrontaient au cours de ces débats s'accordaient sur l'idée de la substitution du peuplement, et ces thèses ne questionnaient pas la nature raciale des Japonais eux-mêmes, car l'idée de substitution permettait d'éviter un tel débat.

Ce paradigme des «débats sur la race» fut remis en question par une nouvelle génération d'universitaires autour du laboratoire d'archéologie de l'université impériale de Kyôto (fondé en 1916). Ce nouveau groupe de chercheurs fonctionnait selon une association classique entre archéologues de la faculté de lettres et anthropologues physiques de la faculté de médecine. Le chef de file de «l'école d'archéologie de Kyôto», Hamada Kôsaku (1881–1938), futur président de l'université, organisa en 1917–1920 des fouilles systématiques dans la région d'Ôsaka en collaboration avec l'université impériale du Tôhoku. Les rapports de ces fouilles constituèrent une sévère critique de l'idée de substitution du peuplement sur l'archipel. Au même moment que Gustaf Kossinna (1858–1931) en Allemagne⁹, Hamada, alors convaincu de la continuité totale entre ce qu'il nomma les «proto-Japonais» et le peuplement contemporain, fit appel à des anatomistes, dont notamment Kiyono, afin d'analyser les squelettes préhistoriques¹⁰. C'est du choc entre le paradigme substitutif et ces premières thèses «autochtonistes» que va finalement émerger le modèle du métissage, qui coïncidait en réalité avec l'idée paradigmatique après l'annexion de la Corée en 1910 que les Japonais étaient un peuple issu de brassages ethniques.

Le jeune Kiyono (1885–1955), fils de médecin, fut diplômé de cette même université de Kyôto en 1909 et alla ensuite, comme tous les anthropologues physiques japonais d'avant 1945 (dès Koganei en 1880–1885), étudier en Allemagne. Il étudia à l'université de Fribourg sous la direction de Ludwig Aschoff (1866–1942) de 1912 à 1914. Son ouvrage en histologie «Die Vitale Karminspeicherung» (Iéna, 1914) lui valut la reconnaissance de ses pairs et au Japon le prix de l'Académie impériale des sciences en 1922. Docteur en médecine en 1916, il fut nommé maître de conférences la même année, puis professeur en microbiologie en 1921. Il devint parallèlement détenteur d'une chaire en pathologie en 1924. Sa recherche se réorienta cependant vers la paléanthropologie après 1919, alors que l'ensemble de son équipe se mettait à travailler en collaboration étroite avec les archéologues de l'université dans le cadre d'une grande étude biométrique sur les squelettes préhistoriques et sur les Japonais contemporains. Son laboratoire en vint à être surnommé «le laboratoire d'anthropologie Kiyono»¹¹.

ID., La colonisation japonaise: un colonialisme moderne mais non occidental, dans: Marc FERRO (dir.), *Le livre noir du colonialisme*, Paris 2003, p. 407–430.

⁹ C'est en 1925 (à Leipzig) que Kossinna publia son célèbre ouvrage «Die deutsche Vorgeschichte: eine hervorragend nationale Wissenschaft».

¹⁰ Sur ces débats, voir Arnaud NANTA, *Débats autour des fouilles archéologiques à Ôsaka, 1917–1920*, dans: *Ebisu* 32 (2004), p. 25–63.

¹¹ Cette dénomination montre comment, dans les années 1920, le mot «anthropologie» (*jinnruigaku*) employé seul désignait, déjà, surtout l'anthropologie physique.

Les deux rapports au contenu »autochtoniste« produits par Hamada en 1918–1920 pour le site de Kô s'achevèrent sur une conclusion mitigée. Mais Kiyono ne désespérait pas d'abattre le modèle de la substitution protohistorique pour le remplacer par l'idée d'une certaine continuité du peuplement japonais. Il dirigea fin 1919 début 1920 des fouilles archéologiques à Tsukumo (dans l'ouest du Japon). Ses premières conclusions furent publiées dans le cinquième fascicule du »Rapport de recherches archéologiques«¹² de l'université en 1920: il y exprimait une position continuiste du peuplement qu'il ne put cependant démontrer, n'ayant pas à l'époque pu mesurer et analyser statistiquement les 66 squelettes qu'il venait de découvrir. Au total, entre le laboratoire de Kiyono et celui de paléoanthropologie de l'université impériale du Tôhoku avec lequel il collaborait, près de 144 squelettes avaient été exhumés sur ce site. Ces matériaux donnaient à la nouvelle anthropologie raciale matière à critiquer le modèle substitutif de la capitale, étant donné leur volume comparé à ceux sur lesquels s'appuyaient les chercheurs de la génération précédente.

1924–1932

AFFIRMATION DE LA CONTINUITÉ DE LA RACE ET COMPROMIS DU MÉTISSAGE

Grâce à ces nouveaux matériaux, l'anthropologie physique bénéficiait dans les années 1920 d'un contexte favorable, renforcé par un relatif retrait de la Société d'anthropologie de Tôkyô du fait de difficultés internes. En effet, un tel retrait ne pouvait que bénéficier à l'université impériale de Kyôto qui était dans une relation de rivalité avec celle de la capitale. Kiyono publia en 1926 les premiers rapports biométriques pour Tsukumo en cosignature avec son élève et proche collaborateur Miyamoto Hiroto (1897–?), dans deux articles pour la revue-organe de la Société d'archéologie »Kôkogaku zasshi« (Revue d'archéologie). Les résultats étaient cette fois-ci complets et les conclusions plus affirmatives qu'en 1920. Cette série de rapports fut précédée par trois articles sur les crânes des Japonais contemporains dans la »Tôkyô jinruigaku zasshi« (Revue d'anthropologie de Tôkyô) à l'hiver 1924, participant d'un projet parallèle sur les populations contemporaines.

Ces articles parurent alors qu'avait eu lieu une querelle de pouvoir à l'université impériale de Tôkyô à propos de la première thèse en anthropologie (physique) soutenue par Matsumura Akira (1875–1936), qui avait provoqué la démission de Torii en 1924. C'est dans ce contexte que l'équipe de Kiyono monopolisa la revue-organe de la Société d'anthropologie de Tôkyô, en publiant une longue série d'articles biométriques sur les squelettes des Japonais contemporains entre 1924 et 1932, ainsi qu'une seconde série portant sur les squelettes préhistoriques entre 1925 et 1930. Treize de ces articles

¹² HAMADA Kôzoku (dir.), Kyôto teikoku daigaku bungakubu kôkogaku kenkyû hôkoku (Rapport de recherches archéologiques de la faculté de lettres de l'université impériale de Kyôto), publié par l'université impériale de Kyôto, Kyôto, n° 5 (1920).

sur la population contemporaine – eux-mêmes découpés en plusieurs livraisons – remplirent la «Revue d'anthropologie de Tôkyô» et quatre autres le bulletin «Acta scholae medicinalis universitatis imperialis in Kioto», de la faculté de médecine de ces chercheurs (articles rédigés en allemand), parallèlement à douze autres articles biométriques et théoriques sur les squelettes préhistoriques de Tsukumo. Ce double effort montre la visée comparative de leur travail, qui cherchait à remettre en cause le modèle substitutif du peuplement.

Sans dresser ici une recension détaillée de ces articles¹³, il faut souligner qu'ils réussirent à remplir presque totalement les pages de la «Revue d'anthropologie de Tôkyô» dans la seconde moitié de la décennie 1920. Le volume XLV de 1929 constitue par exemple un pavé de tableaux ostéométriques et biométriques de 620 pages. La forme changea aussi, et étaient parfois publiés des articles en allemand¹⁴. Cette comparaison entre préhistoire et populations contemporaines s'intégrait dans la pensée globale de Kiyono, qui souhaitait établir un modèle quantifié de la «filiation des Japonais» depuis les premiers temps de l'archipel, comme il l'avait déjà expliqué dans son ouvrage «Nihon genjin no kenkyû» (Étude sur les Japonais primitifs) de 1924¹⁵. C'est à partir de cette époque que Kiyono s'imposa comme une figure centrale de l'anthropologie préhistorique: c'est par exemple lui que l'éditeur académique Yûzankaku sollicita pour rédiger en 1933 les volumes sur la préhistoire et sur l'ethnogenèse lorsqu'il formula le projet d'éditer une grande collection d'archéologie.

Cet ouvrage de 1924 n'était cependant pas sans ambiguïtés. Quel groupe le terme *genjin*¹⁶, qui signifie ici «hommes primitifs», désignait-il? En fait l'ouvrage passait en revue les 62 sites visités par l'auteur et son université depuis 1917 et les près de 600 squelettes déjà réunis¹⁷. Qualifié dans la préface par Hamada de «Virchow de la médecine japonaise», Kiyono exposait ici ce que l'on peut appeler le modèle du métissage: selon lui, une souche autochtone de l'archipel se serait métissée avec de nouveaux arrivants protohistoriques pour constituer les Japonais – ce qui est différent de l'idée ultra-continuiste de «proto-Japonais» développée en 1917–1920 par Hamada. Pour Kiyono, discuter des continuités n'impliquait pas le postulat de l'identité du peuplement préhistorique et de la population contemporaine: les préhistoriques n'étaient ni les ancêtres directs des Aïnous ni ceux des Japonais. Finalement, il considérait ces deux populations comme des «races historiques» produits d'un métissage

¹³ Voir la thèse de doctorat de l'auteur: Débats sur les origines du peuplement de l'archipel japonais dans l'anthropologie et l'archéologie, Université Paris VII 2004, p. 459–463.

¹⁴ Cette langue était moins utilisée du temps où Torii était à la tête du laboratoire d'anthropologie à Tôkyô, bien que Koganei s'appliquât à rédiger des articles en allemand.

¹⁵ KIYONO Kenji, *Nihon genjin no kenkyû*, Tôkyô 1924.

¹⁶ Ce mot signifiait par la suite *homo erectus* en japonais. Cette traduction n'était pas encore fixée en 1924, et il s'agit ici des «premiers hommes».

¹⁷ Un huitième proviendrait de la période protohistorique, le reste de la préhistoire.

pluriséculaire, comme pouvait le faire Gustave Le Bon (1841–1931) dans «Lois psychologiques de l'évolution des peuples» en 1894¹⁸.

Ainsi, si l'idée de substitution est critiquée, la continuité de la race n'en est pas affirmée pour autant: le modèle du métissage est un modèle médian, un compromis. Malgré des tensions alors évidentes entre deux tendances idéologiques (conception assimilationniste ou ethnociste de la nation), on constate que les discours affirmant la pureté de la race ne purent s'imposer à l'époque de l'empire colonial. Cela n'a rien d'étonnant à un moment où il s'agit d'intégrer le plus largement possible les populations annexées au Japon, notamment les Coréens, qui étaient pensés dans un rapport de filiation commune avec les Japonais. Pour ce faire, ces discours durent attendre 1940–1945 et le moment d'expansion maximale de l'empire, comme on le verra plus bas.

La pensée continuiste de Kiyono se déployait aussi sur le plan d'une critique du «dogme» et de «l'idéologie» de «l'historiographie philologique», celle-là même qui s'appuyait sur les recueils des mythes fondateurs de la dynastie impériale: le «Kojiki» (712) et le «Nihonshoki» (720). Ces textes décrivaient l'ancienne conquête de l'archipel par la famille impériale, idée qui s'est vue surlégitimée par les anthropologues et archéologues de la fin du XIX^e siècle. L'un des arguments clés de Kiyono et de Hamada résidait dans la distinction qu'ils prétendaient opérer entre les études céramologiques et les études anthropométriques, car, selon eux, des changements peuvent se produire dans la culture sans qu'il y ait de modification dans la race¹⁹. Novatrices à une époque où l'on saisissait race et culture en congruence, de telles positions les amenèrent à soutenir le continuisme; les articles qu'ils publièrent entre 1924 et 1932 ayant pour objectif la démonstration de cette théorie. Le modèle du métissage s'inscrivait aussi dans le nouvel esprit de l'époque, en adéquation avec l'impérialisme annexionniste après 1910 pour lequel il était naturel de postuler que les Japonais étaient métisés et issus du nord-est du continent²⁰. De fait, les allogènes auxquels pensait Kiyono étaient surtout les Coréens et les Mandchous.

Les deux articles de 1926: «Les hommes de l'âge de la pierre de Tsukumo sont-ils vraiment des Aïnous?», puis «De la raison pour laquelle les hommes de l'âge de la pierre de Tsukumo ne sont pas des Aïnous – suite»²¹ sont des textes de synthèse qui venaient, pour leurs auteurs, expliciter une conclusion déjà claire au vu des autres

¹⁸ Le Bon considérait que tous les pays «civilisés» étaient constitués par des races métissées, mais biologiquement et psychologiquement homogènes. Dans la préface ajoutée à partir de la 12^e édition de 1916, il critiquait les «illusions créées dans la mentalité des historiens et des publicistes allemands par une conception très erronée de la notion de race», les amenant à penser l'Allemagne comme une «race pure» (Gustave LE BON, *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris 1894, p. 3–4). Cet ouvrage a eu un rayonnement international important à l'époque et a été traduit en japonais dès 1910.

¹⁹ KIYONO Kenji, *Nihon genjin* (voir n. 15), p. 7–8.

²⁰ La place des Aïnous dans ce schéma était cependant sujette à variations, Kiyono offrant une perspective plus ouverte que ses contemporains.

²¹ KIYONO Kenji, MIYAMOTO Hiroto, *Tsukumo sekki jidai-jin ha Ainu-jin nari ya*, dans: *Kôkogaku zasshi* XXVI (août 1926), p. 483–505; *Id.*, *Futatabi Tsukumo sekki jidai-jin no Ainu-jin ni arazaru riyô o ronzu*, dans: *Kôkogaku zasshi* XXVI (septembre 1926), p. 568–575.

rapports biométriques. Mais à l'époque, hormis quelques spécialistes tel Ueda Tsunekichi (1887–1966?) de l'université impériale de Keijō (Séoul)²², peu nombreux semblent avoir été les anthropologues à même de lire ces rapports, qui associaient de nombreux tableaux chiffrés et un traitement statistique des données suivant les dernières méthodes de la biométrie²³. Dans un savant exercice de synthèse, Kiyono et Miyamoto calculèrent les moyennes d'une quinzaine de mesures portant sur trois populations – des hommes préhistoriques de Tsukumo, des Japonais et des Aïnous contemporains –, puis les écarts types de ces moyennes pour chaque population en prenant les autres de manière alternée comme référence. Pour Kiyono: »que la thèse selon laquelle les Aïnous seraient le peuple de l'âge de la pierre soit fausse a été amplement démontré par nos articles déjà publiés à ce jour²⁴.«

En utilisant la biométrie comme un moyen absolument objectif, ce nouveau discours se plaçait clairement sous le signe du positivisme: Kiyono expliquait qu'»afin d'éliminer tout espace possible aux sentiments [et à la subjectivité], on doit traiter les résultats d'une recherche de façon mathématique, en se fondant sur l'esprit des sciences exactes. Les chiffres exposés dans nos rapports officiels sont, à moins d'erreurs dans les mesures ou dans les calculs, des écritures inébranlables²⁵.« Cependant, malgré ces efforts redoublés, le continuisme, même édulcoré, peinait à s'imposer, et Kiyono, lui, concluait finalement au métissage à un moment où l'empire colonial voyait l'accélération des politiques d'assimilation²⁶. En effet, un continuisme intégral aurait expliqué que les éléments extérieurs n'entraient pas dans l'histoire de la nation, faisant perdre à l'État tout moyen de justifier l'annexion par quelque origine commune. Au même moment, Koganei, aîné de Kiyono et anthropologue physique à la réputation bien assise, réalisait devant l'empereur, le 20 juin 1927, une conférence au sujet de l'ethnogenèse des Japonais. Alors qu'à la fin du XIX^e siècle il avait insisté sur l'unité de sang de la nation et sur l'infériorité raciale des Aïnous, voilà qu'à la fin des années 1920 il les intégrait au sein du peuple japonais considéré comme métissé, tout en réaffirmant cependant l'idée de »préhistoire aïnoue« et en estimant la composante aïnoue très minoritaire dans l'élaboration de la race. À la question du jeune Hirohito »D'où est venu le peuple japonais?«, Koganei répondit comme suit:

On parle en un mot de peuple japonais, mais ce dernier ne constitue en aucun cas une seule et unique race. Tout d'abord, il n'y a aucun doute que la race jaune d'Asie du Nord-Est constitue son tronc principal. Il doit aussi exister quelque filiation avec des races malaises venue d'Asie du Sud-Est, ainsi qu'avec des races des îles méridionales. Le sang aïnou, c'est-à-dire le peuple déjà

²² UEDA Tsunekichi est notamment l'auteur de: *Seibutsu tōkeigaku* (Biométrie), Tōkyō 1935. Il était lui aussi un défenseur des thèses d'ethnogenèse en terme de métissage.

²³ L'historiographie internaliste a beaucoup critiqué Kiyono sur la forme, jugée peu claire. TERADA, *Nihon no jinruigaku* (voir n. 3), p. 206.

²⁴ KIYONO, MIYAMOTO, *Tsukumo sekki jidai-jin* (voir n. 21), p. 484.

²⁵ Ibid.

²⁶ C'est dans le cadre de la politique culturelle des années 1920 en Corée que fut fondée en 1926 l'université impériale de Keijō.

présent sur l'archipel [durant la préhistoire], est également mêlé à celui du peuple japonais. Déterminer le détail de ces [éléments] est notre tâche à nous autres anthropologues²⁷.

Cette idée de métissage connaissait un grand succès et fut soutenue au cours des années 1930, y compris par des chercheurs comme l'archéologue Hamada, qui avait pourtant avancé des idées ultra-continuistes avant 1920, selon une position se rapprochant de celle de Kiyono. Dans un ouvrage de 1935, «Nihon bunka no gensen» (Les Origines de la culture japonaise)²⁸, alors président de la faculté de lettres de l'université impériale de Kyôto, Hamada soutenait à la fois le caractère de *substratum* du peuplement préhistorique et le fait que le peuple japonais s'était constitué durant la protohistoire Yayoi (du III^e siècle avant notre ère au III^e siècle) *via* des apports culturels et raciaux de la péninsule coréenne²⁹, réaffirmant dans un même temps la proximité entre Corée et métropole à l'époque de l'apogée de l'empire colonial, dont la Corée était le joyau.

KIYONO L'HISTORIEN, L'ARCHÉOLOGUE ET LE SOUTIEN DE L'EUGÉNISME

Assurant à partir de 1935 un cours d'anthropologie physique à l'université impériale de Kyôto, Kiyono devint aussi à ce moment historien de l'anthropo-archéologie. Il rédigea en 1934 un fascicule intitulé «Nippon minzoku – Nippon jinshu ron no hensen» (Le peuple japonais. Évolution du débat sur la race japonaise)³⁰. Kiyono poursuivit ce travail en histoire des sciences à plusieurs reprises, avec une histoire «Nippon jinshu ron hensen shi» (Histoire des évolutions du débat sur la race japonaise)³¹ de 1944, puis, à la fin de sa carrière, une somme «Nihon no jinruigaku kôkogaku shi» (Histoire de l'anthropologie et de l'archéologie au Japon)³² en 1954–1955. Entre ces deux ouvrages s'intercala sa synthèse raciologique (1949): «Kodai jinkotsu no kenkyû ni motozuku nippon jinshu ron» (Théorie raciale sur les Japonais, en s'appuyant sur les squelettes anciens)³³. Cette période allant de 1934 à 1954 vit Kiyono publier de nombreux articles d'anthropologie préhistorique (sur les squelettes, ainsi que des rapports de fouilles sur des amas coquilliers) et d'histoire³⁴. Contraint de démissionner en 1938 pour vol de matériaux, Kiyono connut une période où on le retrouva lié à divers orga-

²⁷ Cette conférence a été résumée dans: HOSHI Shinichi, Sofu – Koganei Yoshikiyo (Mon grand-père, Koganei Yoshikiyo), Tôkyô 1974, p. 274–287, ici p. 284.

²⁸ HAMADA Kôzaku, Nihon bunka no gensen, Tôkyô 1935 (Tôyô shichô [La pensée orientale], 9), p. 9.

²⁹ Ibid.

³⁰ KIYONO Kenji, Nippon minzoku – Nippon jinshu ron no hensen, Tôkyô 1934 (Tôyô shichô, 6).

³¹ ID., Nihon jinshu ron hensen shi, Tôkyô 1944.

³² ID., Nihon no jinruigaku kôkogaku shi, Tôkyô 1954–1955.

³³ ID. et al., Kodai jinkotsu no kenkyû ni motozuku nippon jinshu ron, Tôkyô 1949.

³⁴ On doit mentionner la place de l'éphémère revue «Dolmen», qui joua le rôle de tribune en études préhistoriques dans les années 1930.

nismes de guerre. Il entra à l'Association de l'océan Pacifique (Taiheiyô kyôkai) en 1941 puis à l'Institut de planification (Kikaku.in) durant la guerre du Pacifique, et publia des études ethnographiques sur les peuples d'Asie orientale³⁵. Dès la seconde moitié des années 1930 il possédait aussi des contacts avec l'unité 731 de tests bactériologiques, en Mandchourie, dont certains spécialistes avaient été ses étudiants³⁶.

Si son parcours connaît une rupture, sa pensée conserve une certaine cohérence, non sans ambiguïté toutefois durant la guerre du Pacifique. On constate dans ses ouvrages historiographiques publiés entre 1934 et 1944 une continuité dans sa conception de la race (*jinsu*), qui renvoie chez lui non pas à l'idée d'un «isolat japonais» indépendant³⁷, mais plutôt à une réflexion sur la composition ethnique du peuple japonais, comme avaient pu le faire les anthropologues français autour de Paul Broca (1824–1880)³⁸. *Grosso modo*, ses ouvrages d'historiographie internaliste avaient un objectif de légitimation évident au travers d'une dévalorisation systématique des thèses antérieures – le paradigme affirmant l'identité entre populations préhistoriques et Aïnous –, quitte à mettre en avant d'autres discours plus anciens, pour affirmer la «vraie scientificité» du modèle de l'auteur³⁹. Mais Kiyono fit ainsi œuvre de documentaliste en ressuscitant nombre de textes de l'époque d'Edo (1603–1868) et en montrant l'importance du travail réalisé à partir du milieu du XVIII^e siècle au sein des réseaux antiquaristes⁴⁰ de Kyôto sur les artefacts préhistoriques. Il conviendra donc de distinguer son travail d'anthropologue physique de son travail d'historien, les deux étant cependant liés de par ces enjeux scientifiques. Voyons ici comment Kiyono utilisa ses travaux historiographiques afin de renforcer son modèle d'ethnogenèse, lequel y fut systématiquement développé et mis en valeur.

Son affirmation du métissage n'était cependant en aucun cas une invitation à un métissage généralisé dans toute l'Asie orientale. Pour l'anthropologue, les Japonais, formés historiquement par assimilation et métissage d'éléments divers, constituaient un peuple racialement homogène tant sur le plan biologique que «psychologique» (*shinri*), deux éléments qu'il considérait comme essentiels dans la formation historique de la «nation» (cf. *infra*). C'est pourquoi la comparaison avec Le Bon est pertinente: Kiyono ne soutint pas une thèse de la pureté raciale, mais le résultat était le même puisque l'idée de métissage lui servait à affirmer l'unité raciale des Japonais. C'est sans doute pour cette raison que, sans être «autochtoniste» au sens strict, il s'opposa à

³⁵ Par exemple: KIYONO Kenji, HIRANO Yoshitarô, *Taiheiyô no minzoku-seijigaku* (Ethnopolitique de la zone de l'océan Pacifique), Tôkyô 1942.

³⁶ À commencer par son commandant, Ishii Shirô (1892–1959).

³⁷ Comme on a pu parler de race germanique à la même époque, par exemple.

³⁸ Il est vrai que ceux-ci distinguaient plusieurs races (celte, galate, etc.) au sein du «peuple français», les termes étant donc inversés.

³⁹ Cette caractéristique se retrouvera dans l'historiographie internaliste ultérieure, après 1945.

⁴⁰ Cet adjectif est employé au sens d'Alain Schnapp, qui désigne ainsi les savants de la Renaissance ayant des pratiques de collection et de classement des artefacts antiques; ceux-ci n'étaient pas des «antiquaires» au sens actuel du terme, mais des savants dont les pratiques ont précédé celles de l'archéologie moderne du XIX^e siècle. Alain SCHNAPP, *La conquête du passé*, Paris 1993.

l'assimilation et au métissage en rejoignant dès 1930 l'Association japonaise d'hygiène raciale⁴¹ aux côtés de médecins ouvertement autochtonistes tel Hasebe Kotondo (1882–1969). Kiyono participa à ce mouvement en publiant dans la revue »Yûseigaku« (Eugénisme) dès les années 1920 et en s'exprimant devant l'association à partir de 1934. On saisit ici l'opposition entre impérialistes (assimilateurs) et »insula-ristes«, le centre de gravité passant des premiers aux seconds aux alentours de 1940–1945. Il est remarquable que l'autorité coloniale en Corée considérait le mouvement eugéniste comme raciste et nuisible. En 1941, après le vote de la loi eugéniste de la nation de 1940 – loi de stérilisation qui constituait l'aboutissement d'une confrontation de dix années entre deux tendances opposées au sein de la Diète impériale⁴² –, le gouverneur général de Corée critiqua le groupe eugéniste du nouveau ministère de la Santé (fondé en janvier 1938) dans une allocution où il compara ses membres aux nazis en Allemagne⁴³.

LE TEMPS DE GUERRE RADICALISATION OU SYNTHÈSE?

En 1938, alors que venait de débiter la seconde guerre sino-japonaise (1937–1945), Kiyono publia la somme »Kofun jidai Nippon-jin no jinruigaku teki kenkyû« (Étude anthropologique sur les Japonais de la période Kofun)⁴⁴ (*i.e.* la seconde partie de la protohistoire, III^e–VII^e siècle) dans la collection »Jinruigaku – senshigaku kôza« (Cours en études préhistoriques et anthropologiques). Selon lui, l'intervalle de dix

⁴¹ Prenant la suite d'une réunion constituée en 1925 autour du médecin Nagai Hisomu (1876–1958) de l'université impériale de Tôkyô, cette association fondée en 1930 possédait des racines qui remontaient à la fin du XIX^e siècle. Elle n'obtint cependant pas l'autorisation gouvernementale d'être une personnalité juridique et devint l'Association japonaise d'hygiène de la race en 1935, fonctionnant surtout comme un lobby. Le nom de l'association est la traduction littérale de »Rassenhygiene«, mot employé en Allemagne pour »eugénisme«. Le premier congrès international sur l'eugénisme s'était tenu à Rome en 1929.

⁴² Une version révisée de cette loi fut proposée en 1947 par le Parti socialiste et adoptée l'année suivante.

⁴³ Ce gouverneur général estimait que cette pensée entravait la conscription des Coréens et l'effort de guerre, ce qui montre que l'assimilationnisme était aussi une politique de compromis. Il expliqua notamment: »C'est traiter les Coréens comme on traite les Juifs que de s'opposer au mélange du sang. Il va de soi que cette position [eugéniste] est erronée. Cette argumentation puérile n'oublie-t-elle pas que le peuple Yamato est lui-même le plus grand peuple métissé [*kongô minzoku*] d'Asie qui soit, n'oublie-t-elle pas l'accomplissement qu'a été la fusion nippon-coréenne?« (FURUKAWA Kanehide, *Naisen ittai no gugen* [La réalisation de l'unité entre métropole et Corée], publié par Kokumin sôryoku chôsen renmei bôei shidôbu [Section des directives de défense et pour l'alliance entre la Corée et l'ensemble des forces nationales], Tôkyô 1941, cité par OGUMA, Tan.itsu minzoku [voir n. 3], p. 243). La fondation du ministère résultat des pressions du mouvement eugéniste.

⁴⁴ KIYONO Kenji, *Kofun jidai Nippon-jin no jinruigaku teki kenkyû*, Tôkyô 1938 (*Jinruigaku – senshigaku kôza*, 2).

siècles séparant la fin de la préhistoire de la haute Antiquité (soit du III^e siècle avant notre ère au VII^e siècle) serait non pas le moment d'une substitution de la race, comme le soutenaient naguère Koganei ou Torii, ni celui d'une simple rencontre entre deux races bien définies, mais au contraire l'occasion d'un grand melting pot entre de multiples races amenant à la «formation du peuple». Le morphotype japonais apparaîtrait, selon lui, durant la période Kofun. Mais dans sa pensée, la race autochtone de l'archipel était déjà japonaise de par son devenir, au même titre que tous les allogènes arrivés durant la protohistoire (Yayoi-Kofun), au travers d'une illusion nationale rétrospective selon laquelle tous les groupes ayant habité sur l'archipel étaient japonais⁴⁵.

Depuis ses études de 1924–1926, Kiyono rejetait l'idée de substitution qu'il considérait comme relevant de l'épistémè de «la première période de la recherche anthropologique»⁴⁶ et jugeait que le processus de formation de l'État au Japon s'était précisément accompli au travers de ce métissage entre autochtones de «l'âge de la pierre» et allogènes de «l'âge des métaux».

L'homme arriva pour la première fois au pays du Japon, formant ainsi les habitants de l'âge de la pierre du Japon. On peut estimer que ces premiers habitants ont fait la traversée à un moment précis depuis une région donnée du continent asiatique et ont débarqué sur un archipel alors désert⁴⁷; ils constituèrent une race particulière à l'île du Japon: la race de l'âge de la pierre japonais. Le temps passa, et différentes races allogènes vinrent de nouveau depuis le continent et depuis les mers du Sud. Toutes se mélangèrent ensemble, mais il n'y eut jamais de changement morphologique d'une ampleur telle que celui-ci aurait intégralement transformé la morphologie de ces hommes de l'âge de la pierre du Japon. Autrement dit, il n'y a pas eu de changement morphologique dans la race qui évoquerait une substitution du peuplement de l'âge de la pierre du Japon par cette nouvelle race, qui aurait ainsi chassé la précédente⁴⁸.

Kiyono développait ainsi en 1938 une pensée continuiste qui n'impliquait pas «l'autochtonisme», mais qui était néanmoins soucieuse de l'identité des métropolitains en tant que race. Son souci n'était pas tant la continuité biologique totale du peuplement que la continuité de la spécificité japonaise. Mais, comme tous ses contemporains japonais ou européens, sa pensée saisissant race et culture en congruence était incapable de réfléchir sur les évolutions ou les révolutions sociétales ou culturelles autrement qu'en invoquant une «race» différente. Si rupture dans la culture il y avait, seuls une substitution du peuplement ou un métissage racial seraient à même de l'expliquer. Cette pensée est tout à fait «racialiste», au sein du cadre épistémologique d'avant-

⁴⁵ Étienne Balibar notait que «l'illusion [nationale] consiste à croire que l'évolution, dont nous sélectionnons rétrospectivement les aspects de façon à nous percevoir comme son aboutissement, était la seule possible, qu'elle représentait un destin» (Étienne BALIBAR, Immanuel WALLERSTEIN, *Race, nation, classe: les identités ambiguës*, Paris ²1997, p. 117–118).

⁴⁶ KIYONO, *Nippon minzoku* (voir n. 30). Kiyono se plaçait lui-même au sommet de la recherche.

⁴⁷ Les modèles substitutifs étant, sous diverses formes, dominants avant-guerre, l'existence du paléolithique sur l'archipel n'était ni reconnue ni discutée. Elle le fut à partir de 1949 avec le site d'Iwajuku, suscitant de nouveaux débats sur le peuplement. Voir la conclusion du présent texte.

⁴⁸ KIYONO, *Kofun jidai Nippon-jin* (voir n. 44), p. 1–3.

guerre. En ce sens, la visite que Franz Weidenreich (1873–1948) fit au laboratoire de Kiyono à Kyôto en 1937 semble avoir été moins influente que celle faite à Tôkyô au laboratoire de Hasebe, qui, lui, soutint après la guerre et la décolonisation un modèle »évolutionniste« comparable au modèle du développement multirégional de Weidenreich à propos de l'homme de Pékin. Kiyono était par contre bien passé d'une discussion sur les »origines« à une discussion sur la »formation«⁴⁹. Le métissage était un moyen de surmonter l'aporie de la composition pluriethnique de la nation, paradigme de l'époque, en affirmant l'unité de race par la mise en avant d'un processus d'homogénéisation historique. L'ouvrage de Kiyono de 1944 posait quatre phases dans l'histoire raciale de l'archipel: »l'âge de la pierre japonais«, »le passage vers l'âge des métaux«, »la phase d'ouverture du peuple« (*i.e.* à des éléments allogènes) et enfin »la phase de fermeture du peuple«. Nous traduisons ici le mot *minzoku* par »peuple« dans le sens d'unité ethnico-culturelle; celui-ci est utilisé, dans l'ouvrage de 1944, de façon interchangeable avec le mot *jinshu* (race).

Deux points sont cependant à souligner dans son propos de 1944 sur le métissage. Tout d'abord, alors qu'il évoquait naguère les Coréens et les Mandchous, l'absence de précisions quant aux origines des mouvements migratoires vers l'archipel est notable (la zone Pacifique semblait néanmoins maintenant privilégiée). Ensuite, le passage à la protohistoire est affirmé comme un mouvement essentiellement endogène, mené par le peuple autochtone lui-même et cela sans lien avec les mouvements migratoires eux-mêmes. Ainsi, tout en admettant l'apparition rapide et synchronique de la riziculture et des céramiques protohistoriques (types Yayoi puis Iwaibe), Kiyono affirmait ici que »les Japonais« auraient »progressé par eux-mêmes en intégrant de nouveaux éléments culturels«. En outre, dans l'ouvrage de 1944, des arguments »idéologiques« naguère critiqués avaient tendance à prendre le pas sur les arguments »scientifiques«. Il notait ainsi que: »tous ces progrès ont été rendus possibles grâce à la présence au Japon de l'Empereur, sa lignée occupant une place centrale dans la race japonaise«⁵⁰. Kiyono était-il devenu »autochtoniste«? Quoi qu'il en soit, au milieu de la guerre du Pacifique, il rejeta tous les modèles invasifs, qui supposaient »la venue« des »porteurs de la culture« amenant avec eux la riziculture, l'État et l'empereur. Ce dernier se vit affirmé comme principe causal de l'homogénéité ethnique, celle-ci étant le résultat de la »période de fermeture du peuple« durant plus de mille trois cents ans, après mille ans d'ouverture. Reprenant le discours officiel, Kiyono qualifiait la période protohistorique

⁴⁹ Ce concept était désigné chez lui par les termes *kessei* (1938) ou *seisei* (1944). Kiyono expliquait au sujet de ce dernier qu'il »est utilisé dans le *Kojiki*, le classique le plus ancien du Japon. [...] Il renvoie à la force créatrice de la nature ainsi qu'aux efforts et résultats obtenus par l'homme qui sait se conformer à cette force de la nature. Ce terme l'emporte sur son homologue allemand *Werdegang*, concept ne considérant que la force de la nature«. On retrouve ici chez l'auteur le poids de l'Histoire, mais pour affirmer finalement l'homogénéité raciale. KIYONO, *Nihon jinshu ron* (voir n. 31), p. 156 (en allemand dans le texte).

⁵⁰ *Ibid.*, p. 160–161.

de «métissage harmonieux» (*konketsu yūwa*), tout en relativisant cependant maintenant, de façon paradoxale, tout apport culturel étranger⁵¹.

Kiyono abattait tant l'interprétation des mouvements migratoires lors de la protohistoire en termes d'invasions massives ayant abouti à la substitution du peuplement que l'idée même d'apports culturels et politiques qui auraient bouleversé la société autochtone («japonaise» ou non) de l'archipel durant cette période, pour finalement dévaloriser clairement l'importance de tout apport étranger et de fait préparer la voie aux modèles «autochtonistes» qui eurent ensuite cours après 1945. Mais ce discours était aussi un produit de l'époque: compromis entre l'idée d'autonomie politico-culturelle vis-à-vis de l'Occident⁵², le besoin d'affirmer l'identité japonaise au sein de l'empire colonial et enfin l'idée de caractère pluriethnique de la nation japonaise. Kiyono critiquait l'idée de race pure tout en affirmant dans un même temps: «la race japonaise constitue un groupe homogène sur les plans psychologique et morphologique. Fait heureux, l'idéal d'une nation – une race a été réalisé au Japon»⁵³. En 1944, le Japon existerait ainsi en tant que «race japonaise» dressée contre l'Asie: le discours du raciologue reprenait d'un côté le credo des origines multiples développé par l'impérialisme tout en fermant hermétiquement, de l'autre côté, le Japon sur lui-même. Autrement dit, tout en discutant lui aussi de la nation, Kiyono s'opposait en réalité au discours assimilateur de l'impérialisme annexionniste, pour lequel la nation était non seulement métisée mais surtout pluriethnique et comportait en son sein Japonais, Aïnous, Taiwanais et Coréens⁵⁴. Tout en s'appuyant sur l'idée de métissage, Kiyono superposait finalement peuple, race, nation et archipel japonais. Reprenant la position de l'eugéniste Koya Yoshio (1890–1914), l'auteur se demandait s'il était possible d'assimiler de nouveaux éléments raciaux comme voudraient le faire croire les impérialistes⁵⁵. Il faisait finale-

⁵¹ Le continent asiatique n'était plus ainsi le point de départ d'un mouvement culturel mais son bénéficiaire, l'arrivée de «nouvelles races» au Japon se voyant analysée comme autant d'étudiants venant s'instruire chez le «peuple supérieur» (*yūshū minzoku*) ou servir de main d'œuvre à celui-ci qui entrait dans une phase de «développement industriel» (ibid., p. 163). Cette théorie n'est compréhensible que dans le cadre de l'idéologie de la «Sphère de coprosperité de la Grande Asie orientale», qui posait le Japon comme le pays devant éduquer les autres pays asiatiques.

⁵² Ce point fut au centre des débats après la guerre. Voir Jacques JOLY, Maruyama Masao: de l'autonomie au pacifisme, dans: Michael LUCKEN et al. (dir.), *Le Japon après la guerre*, Paris 2006, p. 85–108.

⁵³ KIYONO, *Nihon jinshu ron* (voir n. 31).

⁵⁴ Dans les manuels scolaires d'avant 1945, qui sont des vecteurs de propagation des idées autrement plus efficaces que les discours savants, les mots nation (*kokumin*) et peuple (*minzoku*) étaient clairement distingués: la nation était affirmée comme pluriethnique et *n'était pas limitée à l'archipel*. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la déclaration du gouverneur général de Corée de 1941 (voir n. 43).

⁵⁵ «Lors de la première ouverture raciale [durant la protohistoire], les Japonais étaient dans leur environnement propre, à l'intérieur de leur pays et vivant avec leurs mœurs. Ils étaient en outre largement supérieurs en nombre aux races étrangères. La configuration de cette seconde ouverture raciale [après 1940] est totalement opposée à la première. Il faut, pour notre avenir, construire la sphère de coprosperité de la Grande Asie orientale en accroissant dans la pureté la race japonaise» (ibid., p. 168–169).

ment sienne, sur le tard, la position défendue par Hasebe en 1942: le titulaire de la chaire d'anthropologie physique⁵⁶ à l'université impériale de Tôkyô, et spécialiste de la Micronésie⁵⁷, avait remis à l'Institut de planification un rapport dans lequel il condamnait au nom de la communauté scientifique et de »l'hygiène de la race« le métissage au sein de la nouvelle »Sphère de coprosperité de la Grande Asie orientale« évoquée à l'été 1940⁵⁸. Cette première amorce d'un repli national contre l'impérialisme continental et contre l'assimilation est un trait caractéristique de la période 1940–1945, et il est donc difficile de juger, *a posteriori*, après 1945, si Kiyono avait participé à ce mouvement de lui-même ou bien du fait du contexte de la guerre.

CONCLUSION

Pathologiste et anthropologue physique de renom, mais aussi historien de son champ disciplinaire et figure centrale des débats sur l'ethnogenèse des Japonais, Kiyono affirma durant l'entre-deux-guerres un discours continuiste en opposition au paradigme substitutif dominant depuis le siècle précédent. Dans ce cadre, on peut schématiquement considérer que son modèle du métissage passa dans les décennies 1920–1930 de l'idée que le peuplement autochtone de l'archipel constituerait une partie de la composition raciale des Japonais à une idée nettement plus continuiste durant la guerre du Pacifique – mais conservant toujours une place centrale au métissage –, pour ensuite réaffirmer avec force dans sa grande synthèse de 1949 l'idée que les Japonais étaient métissés. Kiyono fut, malgré quelques étranges variations, le principal soutien du métissage parmi les raciologues. Cette position est d'autant plus remarquable après la Seconde Guerre mondiale et la décolonisation qu'au même moment l'anthropologue physique Hasebe, alors président de la Société japonaise d'anthropologie⁵⁹, affirmait la pureté raciale des Japonais⁶⁰. À l'époque de l'Empire du Grand Japon, un discours totalement »autochtoniste« n'aurait pas été possible; le discours assimilationniste s'était cependant heurté au discours fermé de la pureté raciale vers 1940, moment de fluctuation chez Kiyono qui soutint lui aussi l'homogénéité du peuplement métropolitain⁶¹. Pour tous ces raciologues, la grande question était bien celle du métissage, qui constituait chez Kiyono une variable d'ajustement permettant d'affirmer l'unité raciale

⁵⁶ Hasebe a pris place au sein du laboratoire d'anthropologie fondé en 1938, les chercheurs de l'université n'ayant pas de laboratoire officiel au sein de l'institution jusque-là.

⁵⁷ Les îles de Micronésie, anciennes colonies allemandes récupérées par le Japon durant la Première Guerre mondiale, étaient sous mandat japonais de la SDN depuis 1924.

⁵⁸ Selon la formulation du ministre des Affaires étrangères Matsuoka Yôsuke (1880–1946).

⁵⁹ La Société d'anthropologie de Tôkyô prit ce nom en 1940; elle était de fait déjà la société nationale.

⁶⁰ Sur le discours »autochtoniste« après 1945, voir: Arnaud NANTA, Physical Anthropology and the Reconstruction of Japanese Identity in Postcolonial Japan, dans: Social Sciences Japan Journal 11/1 (2008), p. 29–47; voir également la conclusion du présent texte.

⁶¹ Ce point a été discuté dans: SAKANO, Teikoku Nihon to (voir n. 3); voir aussi la thèse de doctorat de l'auteur (voir n. 13), chapitre V.1.

des Japonais qu'il pensait avant tout centrés sur l'archipel, tandis que chez Hasebe le métissage était une source d'inquiétude permanente, car signifiant l'appauvrissement de la race qu'il jugeait pure.

Tenant d'une conception métissée du peuple japonais, Kiyono fut aussi lié au mouvement eugéniste puis à la planification de la «Sphère de coprosperité de la Grande Asie orientale» en 1940–1945 ou encore à l'unité 731 en Mandchourie. Il n'est pas sans évoquer, toutes différences entendues, son contemporain français le médecin René Martial (1873–1955), lui aussi tenant d'une «race résultat»⁶². L'anthropologie raciale de la génération de médecins de Kiyono se différenciait de celle des chercheurs précédents en ce qu'elle s'appuyait sur d'importantes quantités de matériaux ostéologiques et sur les nouvelles méthodes biométriques du traitement statistique. Son discours, associant continuité et métissage, et considérant les Japonais comme une «race historique» eut une large influence sur les anthropologues des universités impériales des colonies, tel Kanaseki Takeo (1897–1983), qu'il avait formé à Kyôto et qui fut muté à l'université impériale de Taipei en 1936, ou bien sur l'école anthropologique de Keijô (Séoul). On peut considérer ici un savant qui, ainsi faisant, participa à la construction de l'idéologie, cherchant à établir un modèle à partir de l'idée présumée qu'il avait de ce qu'était le Grand Japon, conformément au paradigme de son époque, mais, déjà, recentré sur l'archipel lui-même.

Le cloisement progressif de la conception de l'identité japonaise constaté vers 1940, en conflit avec le discours assimilationniste officiel tenu depuis 1910 environ, s'imposa après 1947–1949, quand Hasebe et les anthropologues physiques de la capitale affirmèrent comme unique thèse scientifique admissible l'idée de la continuité génétique totale des Japonais depuis le paléolithique. Son disciple Suzuki Hisashi (1912–2004) démontra ce modèle dans les décennies 1950 et 1960 avec l'idée de «micro-évolution» c'est-à-dire d'évolution progressive et continue du morphotype des Japonais. Dans ce cadre très radical d'après la guerre, tout continuiste qu'ait été le «modèle du métissage», à nouveau défendu par Kiyono en 1949⁶³, il fut alors considéré par Hasebe d'une part comme non scientifiquement démontré, et même, d'autre part, qualifié d'avatar de l'impérialisme colonial, jugé comme un résidu de «l'idéologie d'avant-guerre». Ainsi, se posant en championne de la critique de l'impérialisme annexionniste, la thèse de la pureté raciale put-elle s'imposer après la guerre et la décolonisation, tout en étant, ironie de l'Histoire, critiquée par les anciens anthropologues physiques coloniaux autour de Kanaseki et des chercheurs anciennement à Séoul. Étant l'un des rares anthropologues physiques à avoir activement participé à l'effort militaire durant la guerre du Pacifique, Kiyono a ensuite été très déconsidéré par ses pairs. Pourtant, son cheminement et ses positions, replacés dans leur contexte, invitent plutôt à saisir ce personnage en tant que figure emblématique de l'époque de l'empire colo-

⁶² Sur René Martial, voir la contribution de Benoît LARBIOU dans le présent ouvrage.

⁶³ Après la guerre, Kiyono fut directeur du Centre de recherche sur la santé (Kôsei kagaku kenkyûjo) à Ibaraki en 1947, puis professeur à l'université de médecine de Tôkyô (Tôkyô ika daigaku) en 1950. L'après-guerre lui permit de se consacrer davantage à sa recherche historique.

nial, époque dont il résume les tendances lourdes et les contradictions, partagé entre le positivisme de son anthropologie physique, l'idée paradigmatique du métissage, ou encore entre son patriotisme vis-à-vis de l'empereur et une certaine idée de la continuité du peuplement. Dans ces oppositions et ces contradictions, et dans cette récurrence de la question du métissage (historique ou contemporain), c'était un débat sur la forme de l'État-nation qui avait lieu tandis que l'empire colonial obligeait à reposer une nouvelle fois la question de l'identité nationale.